Semaine pour Dieu – Topo 3

Des défis de la vie de famille – 1ère partie

« Derrière un grand homme, se cache toujours une femme de feu » prétend un proverbe ivoirien. Derrière Abraham, grand homme s'il en fut, il doit donc se cacher une femme de feu... Nous l'avons déjà rencontré. Elle s'appelle Saraï ou Sarah. C'est à elle que nous allons nous intéresser aujourd'hui et demain. A elle et à sa relation conjugale avec son mari Abram ainsi qu'aux conséquences des fragilités de cette relation sur les autres !

Pour bien prendre toute la mesure des défis que vont devoir relever Abram et Saraï pour que leur relation devienne enfin féconde, il nous faut commencer par faire un petit come-back dans le temps et le livre de la Genèse pour considérer, de nouveau, ce couple formé par l'homme et la femme du jardin d'Eden qui se révèle, de fait, une sorte de prototype de toutes les relations conjugales décrites dans le livre de la Genèse.

Au commencement, souvenez-vous, Dieu crée un être humain indifférencié - ***Adam*** - ni homme ni femme, ou bien, et homme et femme, si vous préférez. Pour remédier à la solitude de celui-ci, Dieu faire surgir l'altérité non pas à l'extérieur d'Adam mais en Adam lui-même. Pour cela, il endort Adam puis en extrait une côte avec laquelle il façonne celle qui, plus tard, recevra le nom de ***Eve***. Dieu sépare cet être indéterminé en le divisant en deux côtés suggérant, ainsi, que les deux personnes qui s'apprêtent à sortir de cette opération seront de même nature. Or voici que, à la surprise générale, Dieu construit en **femme**, le côté qu'il a pris à l'Adam. Autrement dit, Dieu introduit une différence, une altération qui fait que la femme sera autre que l'homme. Elle a tout pour être comme l'homme puisqu'elle est faite à partir de celui-ci mais Dieu a voulu qu'elle soit différente de l'homme, qu'elle soit femme. Et pour le signifier clairement, l'hébreu emploiera, dès lors, deux mot distincts : « ***isha*** » pour dire la femme et « ***ish*** » pour dire l'homme.

Une fois l'opération terminée, Dieu ***présente*** la femme, **Isha**, à l'homme, **Ish**. Il la présente. Il en fait un présent, un cadeau pour l'homme. J'insiste, messieurs, votre épouse est le plus beau des cadeaux que Dieu vous a fait... Tout est désormais réuni pour qu'une véritable relation, si importante aux yeux de Dieu, puisse se déployer entre eux. Sont réunies en particulier ces deux conditions nécessaires que sont :

- **La perte de connaissance initiale** (la torpeur d'Adam). Elle garantit que ni l'un ni l'autre ne connaît sa propre origine ni celle de son partenaire. Ainsi aucun des deux ne peut mettre la main sur l'autre. Il lui restera à jamais mystérieux. L'homme ne sait pas d'où vient sa femme. La femme ne sait pas d'où vient l'homme. Et les plus anciens d'entre nous peuvent, j'imagine, témoigner qu'après bien des années de vie de couple, l'autre reste toujours un mystère. Non ? C'est la découverte jamais achevée de l'autre qui fait entrer le couple dans le temps.
- **L'opération chirurgicale** consistant à séparer l'indéterminé en 2. Cette opération garantit que ni l'un ni l'autre n'est l'humain intégral. Aucun des deux ne peut se passer de l'autre, il aura toujours besoin de celui-ci, de celle-là pour tendre vers la perfection à laquelle il aspire. Je ne serai pas image de Dieu sans mon époux, sans mon épouse.

Nous voyons donc que la relation n'est donc possible qu'au prix de ce double manque (l'inconnaissance et l'incomplétude). Ca n'est pas la première fois que nous rencontrons la nécessité du ***manque*** pour la relation. Pourtant, dès le début, l'homme rechigne à accepter cela, considérant la femme comme ce qui lui ressemble - ***« L'os de mes os, la chair de ma chair »*** dit **ish** après avoir vu **isha**. Par ces mots, il balaye l'incomplétude. Quant à l'inconnaissance, dû à la torpeur, il va chercher à la nier en considérant la femme comme ce qui lui a été pris. Il se la « *reprend* », pourrait-on dire, tout du moins en paroles : ***« on l'appellera femme car elle fut tirée de moi, l'homme »*** complète-t-il. En cherchant ainsi à annuler les deux manques originels, l'homme compromet la relation d'entrée de jeu, et ainsi, il ne pose pas la femme comme son vis-à-vis, dans sa différence, son altérité radicale. Au contraire, son attitude à son égard relève de la mainmise, de la convoitise. L'homme ne voit la femme que comme un objet comblant, située non en fonction d'elle-même mais en fonction du désir qui l'habite.

La Bible ne laisse pas passer cette réaction dévoyée de l'homme. Elle pose, immédiatement, une sorte de sentence retentissant, au verset 24, pour nous avertir, nous lecteurs, qu'il ne faut surtout pas reproduire cette attitude consistant à rechercher en l'autre ce qui comble le manque et ce qui rassure par la ressemblance. Il convient, au contraire, à consentir à la blessure, au manque, à la différence que représente l'autre. ***« À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un. ».*** Seule l'acceptation de sa propre vulnérabilité permet de rencontrer l'autre dans sa singularité et de s'attacher à lui en vérité. Et cela passe, nécessairement, par un « ***quitter son père et sa mère*** », c'est à dire un quitter le monde du même, du semblable, du familier. Tel est le chemin

que la Bible nous invite à suivre. Tel sera le chemin effectivement qu'Abram est invité à suivre pour entrer dans une relation féconde avec Saraï : ***« va, Abram, quitte ta parenté et la maison de ton père. »***

Ce que ce récit de la création de **Ish** et **Isha** souligne, et que les soubresauts de l'histoire d'Abram et de Saraï vont illustrer, c'est que l'enjeu vital de la relation dans le couple, c'est l'épanouissement des personnes, partenaire et enfants. Or cette épanouissement dépendra de la manière dont se noue la relation conjugale. Elle sera d'autant plus saine qu'elle sera fondée sur le consentement à la coupure, au manque, à la blessure ; elle sera d'autant plus juste qu'elle inclura l'accueil respectueux du mystère de l'autre, ce qui suppose l'acquiescement à un non savoir fondamental comme lieu de la confiance traversant la peur de perdre et de manquer. De cela dépend notamment l'avenir des fils, dont le devenir sera handicapé si la relation entre les parents n'est pas ajustée. Ainsi de l'histoire de Caïn et Abel qui illustre cela. Une relation inadéquate entre l'homme et la femme entraîne des difficultés dans la relation entre générations. La vie des fils peut être rendue pesante et malaisée par la convoitise qui empoisonne la vie à sa source.

Un midrash, c'est à dire un commentaire juif de la Bible, souligne cela en partant des mots hébreux « **Ish** » pour l'homme et « **isha** » pour la femme. Ces deux mots sont, chacun, formés de 2 consonnes (les voyelles ne comptent pas en hébreux). Ils ont une consonne en commun et chacun une consonne en propre. La consonne qu'ils ont en commun, le « ***sheva*** » forme le mot hébreux – ***Esch*** – qui veut dire le feu, ce qui brûle et détruit. Un grand homme et une femme de feu, avions nous dit en introduction... Les consonnes qu'ils ont en propre, ***« yod et hé »*** une fois réunies, forment les première lettres du mot « ***Yahvé*** » qui est le nom de Dieu. Autrement dit ,lorsque l'altérité entre l'homme et la femme est négligée au profit du semblable – ***le sheva*** - la relation devient destructrice tel le feu mais lorsqu'au contraire la relation est fondée sur l'altérité - ***le yod et le hé*** **-** sur le manque et l'inconnaissance, elle devient divine. C'est alors et alors seulement que l'homme et la femme sont réellement image de Dieu.

Venons-en donc à celle qui n'est encore que Saraï et qui se trouve empêtrée dans une relation compliquée avec celui qui n'est encore qu'Abram. Nous avons vu hier que de celle-ci il est fait mention juste avant l'appel à tout quitter, entendu par Abram. Nous sommes à la toute fin du chapitre 11 de la Genèse qui nous présente un panorama de la famille d'Abram dans lequel il est question de Saraï dont il est dit 2 choses : elle a été **« *prise pour femme par Abram »*** (11,29) - ***« elle est stérile, elle n'a pas d'enfant »*** (11,30).

Un jour - nous y reviendrons demain - Abram recevra un nom nouveau, Abraham et, en même temps, la mission de changer le nom de Saraï (ma princesse) en Sarah (princesse). Alors la relation qui les unit prendra une nouvelle tournure et deviendra féconde. Mais, en attendant, vous l'avez entendu, cette femme n'est définie que dans son rapport à Abram : elle est sa femme, sa possession. La mort règne entre Abram et Saraï, ce qui se manifeste par la stérilité de celle-ci. Ce qui n'est pas sans poser problème puisque Dieu a promis une descendance à Abram et le temps s'écoule... Il devient urgent de trouver une solution. C'est à cela que va s'employer Saraï, avec le concours d'Abram.

Nous sommes au tout début du chapitre 16, versets 1 à 6. Pensant bien faire, Saraï propose sa servante Agar à Abram. Celui-ci se laisse faire et la servante se retrouve enceinte. On imagine le choc que cela fut pour Saraï qui a dû y voir la confirmation que l'infécondité du couple qu'elle forme avec Abram, vient bien d'elle et non de lui ! Agar est enceinte. Pour Saraï, c'est insupportable. Alors Saraï se déchaîne sur sa servante, demandant à Abram de renvoyer celle-ci. Abram ne comprend pas. Cela dit, il obtempère, de nouveau. Écoutons plutôt le récit de ces évènements : ***« Saraï, la femme d'Abram, ne lui avait pas donné d'enfant. Elle avait une servante égyptienne, nommée Agar, et elle dit à Abram : « Écoute-moi : le Seigneur ne m'a pas permis d'avoir un enfant. Va donc vers ma servante ; grâce à elle, peut-être aurai-je un fils. » Abram écouta Saraï. Et donc dix ans après qu'Abram se fut établi au pays de Canaan, Saraï, femme d'Abram, prit Agar l'Égyptienne, sa servante, et la donna pour femme à son mari Abram. Celui-ci alla vers Agar, et elle devint enceinte. Quand elle se vit enceinte, sa maîtresse ne compta plus à ses yeux. Saraï dit à Abram : « Que la violence qui m'est faite retombe sur toi ! C'est moi qui ai mis ma servante dans tes bras, et, depuis qu'elle s'est vue enceinte, je ne compte plus à ses yeux. Que le Seigneur soit juge entre moi et toi ! » Abram lui répondit : « Ta servante est entre tes mains, fais-lui ce que bon te semble. » Saraï humilia Agar et celle-ci prit la fuite.***

Il convient d'étudier ce passage avec attention parce qu'il est très révélateur du malaise régnant entre Saraï et Abram... qui aurait bien besoin d'une thérapie de couple. Vous l'avez entendu : Saraï interprète sa stérilité en en attribuant la responsabilité à Dieu : ***« le Seigneur ne m'a pas permis d'avoir d'enfant ».*** Partant de là, elle déploie le raisonnement suivant : si Dieu a promis une descendance à Abraham et si sa femme que je suis ne lui donne pas de fils, c'est donc que Dieu ne veut pas que ce soit moi la mère des enfants d'Abram. C'est donc avec une autre que celui-ci doit assurer la descendance promise. Après tout, le raisonnement se tient et ce d'autant plus qu'à aucun moment, jusqu'à maintenant, la promesse de descendance n'a été

formellement liée à la personne de Saraï. Il est promis une descendance à Abram mais Dieu n'a pas précisé de quelle manière...

Forte de son raisonnement, Saraï propose donc sa servante, Agar, à Abram en prononçant ces mots : ***« grâce à elle, peut-être, aurais-je un fils ».*** En fait, littéralement Saraï dit: ***« peut-être serai-je construite par elle »***... pour la fluidité du récit, les traducteurs ont pris l'option de remplacer « ***construite*** » par *« **avoir un fils** »* ce qui ne fausse pas le sens du texte mais ne prend pas en compte le désir profond de Saraï qui s'exprime ici. Ce à quoi elle aspire, Saraï, c'est pas d'abord qu'Abram ait une descendance. Ce à quoi elle aspire, c'est à être ***« construite comme femme »*** à part entière, en vis à vis de son époux. Or, comme ce n'est toujours pas le cas, elle s'imagine qu'en ayant un enfant (même si c'est celui de sa servante) elle sera dès lors **« *construite comme femme* »,** elle sera reconnue par Abram comme son épouse... et non plus comme sa sœur ! Si le désir est juste, le moyen pour réaliser celui-ci est vicié. Tout cela ne peut que mal se terminer...

Alors que c'est dans la relation avec son homme que Saraï devrait chercher à être ainsi ***construite***, elle pense atteindre son objectif en devenant mère. Et comme elle ne le peut pas, elle propose d'introduire un tiers au sein de son couple, sa servante Agar. Tiens, tiens, tiens... Est-ce qu'il n'y aurait pas là quelques chose qui nous ferait à Eve ? L'attitude de Saraï comporte, de fait, une bonne dose d'illusion et de mensonge à soi-même. De même que la femme du jardin d'Eden n'est pas devenu comme Dieu en mangeant du fruit de l'arbre interdit (ce que lui faisait croire le serpent : ***« vous serez comme des dieux »***) ainsi la femme d'Abram ne fut pas ***construite comme femme*** de celui-ci en s'emparant du fils d'une autre et en renonçant à l'exclusivité du lien qui l'attache à son homme qui, seul, est à même de lui donner d'être construite comme femme.

Clairement la démarche de Saraï n'est pas ajustée. Abram aurait pu dénouer la situation en pointant cela... Mais il ne le fait pas. Au contraire il entre dans le jeu de convoitise de Saraï. En consentant à la relation avec Agar, il ne s'est pas comporté en mari. ***« Construire comme femme »*** son épouse aurait supposé de lui qu'il résiste à la demande de voir satisfait son désir d'enfant. Cela aurait impliqué qu'il assume son propre manque d'enfant et qu'il prenne le risque d'un conflit en confrontant Saraï à la réalité de son infécondité. C'est ainsi qu'il l'aurait respecté au mieux. C'est probablement, inconsciemment, ce à quoi aspirait Saraï si l'on en croit la violence de sa réaction suite à la grossesse d'Agar. ***« Que la violence qui m'est faite retombe sur toi Abram ! »*** - et je prolonge - *puisque tu n'as rien fait pour que je sois « construite » comme sujet dans notre relation de couple.* De dépit, de rage, Saraï qui avait cherché à tout

gérer par elle-même, finit pas s'en remettre à Dieu : « ***Que le Seigneur soit juge entre moi et toi !*** ». Il était temps...

C'est que, de fait, Abram a préféré renoncer à ce que son épouse devienne femme, soit ***construite comme femme***, pour satisfaire son propre désir d'enfant. Plus que jamais la relation entre Saraï et Abram est confuse. Aussi Saraï a-t-elle raison de demander à Dieu de trancher. Celui-ci, en effet, n'est-il pas, depuis le début de la Genèse, celui qui opère les séparations entre les choses et les êtres, de sorte que des relations justes puissent s'instaurer ? Qu'il tranche donc entre Saraï et Abram, pour qu'un juste rapport entre eux permettent à la relation, enfin, de se construire. Lus de cette manière, ces derniers mots de Saraï constituent une ouverture vers le chapitre 17 où Dieu interviendra précisément, en ce sens, entre Saraï et Abram. Mais avant cela, il commencera par agir en faveur d'Agar qui prise *entre* Abram et Saraï, fait les frais de leur relation conjugale mal ajustée. C'est cela que raconte la fin du chapitre 16. Abram obéissant à Saraï laisse celle-ci persécuter Agar qui fuit au désert où l'ange de Dieu la rejoint pour la convaincre de retourner chez sa maîtresse. Elle obtempère et, quelques mois plus tard, met au monde un fils : Ismaël.

Abram n'a clairement pas le beau rôle dans ce chapitre 16. D'abord il cède face à Saraï et à son désir d'enfant, sans défendre son lien exclusif avec elle et sans s'opposer à son envie - à leur envie - d'avoir un fils. Ensuite, quand la situation s'est envenimée, il ne prend pas la défense d'Agar, la future mère de son enfant. Au lieu de laisser Saraï assumer les conséquences du choix que lui a dicté sa convoitise, il lui cède, à nouveau, sans opposer la moindre résistance. Ainsi, par deux fois, il se soustrait à ses responsabilités pour se plier aux désirs de Saraï, collant littéralement à son bon plaisir. Mais en agissant ainsi, il néglige chaque fois une femme qui est la sienne. D'abord Saraï, qu'il n'a pas su protéger de son désir immédiat d'enfant, désir qui télescope son désir profond d'être construite comme femme. Ensuite Agar, dont il aurait dû prendre la défense face aux ardeurs jalouses de Saraï.

Il y a, entre la situation que nous venons d'analyser et le voyage d'Abram en Égypte, évoqué hier, un parallélisme très nette. A la fin du chapitre 12, Abram arrive en Egypte et prend peur. Saraï est belle et désirable, il se pourrait que Pharaon veuille l'épouser et, pour ce faire éliminer Abram. Pour se prémunir de ce risque, Abram fait passer Saraï pour sa sœur. Pharaon tombe effectivement amoureux de Saraï qui est conduite au palais et comble de biens Abram, qu'il croit être le frère de sa dulcinée. Mais Dieu frappe Pharaon de grandes plaies jusqu'à ce que celui-ci finisse par renvoyer Saraï auprès de son mari.

Ce qu'il y a de commun entre ces deux épisodes c'est qu'Abram d'abord, Saraï ensuite, va se servir de son partenaire comme d'une planche de salut, poussant celui-ci à se sacrifier à son désir, au prix d'un déni de soi dans le lien conjugal. Saraï, en Égypte, renonce à être l'épouse d'Abram pour passer pour sa sœur. Abram, ici, accepte de ne plus être le mari de la seule Saraï pour que celle-ci ait un fils. Que ces deux sacrifices symétriques aient lieu en silence, sans dialogue, trahit une relation où l'un se nie comme sujet au profit de l'autre et réciproquement. Une telle relation conjugale peut légitimement être qualifiée de fusionnelle. Décidément, Abram et Sarai ont plus que jamais besoin d'un conseiller conjugal !

Le problème, on commence à le percevoir, c'est que cette relation non ajustée entre Abram et Saraï n'est pas sans conséquence aussi sur les autres, en l'occurrence Pharaon et Agar. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les tiers qui pâtissent de cette relation conjugale mal ajustée. Ainsi le mensonge lucratif d'Abram, en Égypte, comme l'utilisation d'Agar comme mère porteuse de l'enfant voulu par Saraï, sont source de maux pour ces deux égyptiens – pharaon et Agar - qui devront trouver, l'un et l'autre, le moyen de prendre leur distance avec un couple porte-malheur dont la mission était pourtant bien de porter la bénédiction à tous !

Tout nous paraît désormais intimement lié. C'est seulement lorsqu'il aura ajusté sa relation à Saraï qu'Abram pourra voir naître le fils qu'elle lui donnera, et qu'il trouvera sa juste place face à l'étranger. C'est justement cela que racontera la suite de l'histoire. L'ajustement des partenaires va se réaliser aux chapitres 17 et 18. Il sera suivi par la naissance du fils de Sarah, au chapitre 21. Quant à cette naissance, elle se trouve justement encadrée par 2 scènes où se réalise peu à peu l'ajustement de la relation entre Abraham et les étrangers, cette fois-ci avec Abimélek, ajustement scellé au terme d'une alliance de bénédiction aux chapitres 20 et 21.

Quant au chapitre 16 qui a retenu notre attention ce soir, il s'achève sur le retour d'Agar et la naissance d'Ismaël : ***« Agar enfanta un fils à Abram, et Abram donna le nom d'Ismaël au fils qu'avait enfanté Agar. Abram avait quatre-vingt-six ans quand Agar lui enfanta Ismaël. »***

Notez dans ces 2 petits versets le nombre de répétitions des noms Agar, Abram, Ismaël et du verbe enfanter. Ces répétitions pointent toutes dans une même direction : elles insistent sur la petite famille qui est en train de se former. Par rapport au problème du début, le contraste est saisissant. Le manque d'enfant de Saraï ***pour Abram***, mentionné au verset 1, est ici totalement éclipsé derrière la naissance 3 fois répété d'Ismaël, le fils qu'Agar a enfanté ***pour Abram.*** Celui-ci a donc bien un fils, mais c'est la servante égyptienne qui en est la mère. Saraï, la maitresse, l'épouse légitime, est bel et bien exclue du jeu, comme le souligne ce trio de noms

qui trône dans cet épilogue du chapitre 16. Si le stratagème imaginé par Saraï a bel et bien réussi pour Abram, il a échoué pour elle. Rien n'est donc réglé entre eux...

Décidément la relation entre Abram et Saraï est bancale, c'est le moins qu'on puisse dire. En Égypte, Saraï s'est laissé faire. Ici c'est Abram qui s'avère incapable de prendre sa place et de se poser en sujet face à sa femme. Il n'oppose aucune résistance à son désir d'enfant pas plus qu'à la jalousie que lui inspire la grossesse d'Agar qu'à son comportement dédaigneux envers celle-ci. Résultat ? C'est l'échec de la tentative maladroite des deux à réaliser la promesse d'une descendance, par eux-mêmes. L'enfant qui ressort de tout cela, Ismaël, ne sera pas pour Sarah ni même vraiment pour Abraham si l'on en croit les paroles de l'ange venu consoler Agar au désert (16,10) : ***« Je te donnerai, à toi Agar, une descendance tellement nombreuse qu'il sera impossible de la compter. »*** Je te donner à toi... Agar, pas à toi Abram...

Arrivé à ce point d'impasse, on se souviendra, plein d'espérance, que Sarah a invoqué Dieu pour demander qu'il « **juge** » entre Abram et elle. En effet, dans la mesure où il n'a pas su se poser face à Saraï, Abram est au moins partiellement responsable de la non construction de son épouse comme femme et de la marginalisation de celle-ci au moment où Agar accouche d'un fils. En obéissant instantanément à la colère jalouse de Sarah au verset 6, Abram n'a pas laissé à Dieu le temps d'intervenir. Il a cédé pour éviter le conflit. Reste que l'appel a été lancé pour que Dieu prenne les choses en main et juge ou tranche entre les époux... Et c'est ce qu'il s'apprête à faire aux chapitres 17 et 18 que nous lirons ensemble demain.

Au terme de la méditation de ce jour je voudrai vous inviter, durant le temps de prière qui s'ouvre maintenant, à relire certaines de vos relations : votre relation avec votre conjoint, vos relations avec vos frères et sœurs, vos relations avec vos parents. Du non-ajustement de telle ou telle de ces relations, particulièrement de la relation de couple, le livre de la Genèse nous révèle que les conséquences peuvent être graves pour les autres. Hier nous avons fait mémoire de ceux qui furent, pour nous, bénédiction. Ils l'ont été justement parce qu'ils étaient ajustés dans leurs relations. Aujourd'hui c'est nous qui sommes invités, à notre tour, à être bénédiction pour les autres mais cela demande, peut-être, que soit fait ce travail d'introspection, d'abord, pour repérer ce qui n'est pas encore ajusté puis ce travail d'invocation, ensuite, pour demander à Dieu, comme Saraï, de trancher, de délier, de dénouer ce qui a besoin de l'être dans nos relations. Pour accompagner ce temps de réflexion et de prière, vous pouvez reprendre ce chapitre 16 que nous venons de parcourir ou encore le livre de Tobie 8,4-8 où vous verrez une autre Sarra priant avec son époux Tobie avant de se coucher...